L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT, ET DU GOUVERNEMENT GENERAL.

PAR BULLITT, MAGNES & Cie.
No. 81, Rue Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 15 OCTOBRE 1841.

POUR GOUVERNEUR :
HENRY JOHNSON.

DES INTERETS DU SUD.
III.
(Voir l'Abeille d'hier et d'avant-hier.)

Après avoir établi dans l'ouest un chantier de construction et une école de marine il faudrait y établir pour compléter l'œuvre une fonderie de canons. Cette fonderie devrait être située dans les eaux du Mississippi au-dessus de Memphis sur un point intermédiaire entre le golfe et les lacs à portée des fers et du charbon.

Pour faire comprendre toute l'importance d'avoir de bons canons il suffira de rappeler ce fait que dans la dernière guerre *nous avons pris d'hommes les armes les lacs par l'éclat de nos propres pièces que par le feu de l'ennemi.* Et c'est une honteuse chose (capable de neutraliser la plus grande bravoure) que cette crainte perpétuelle de voir éclater nos propres canons.

Comme on voit nous cherchons bien moins l'intérêt du Sud que l'intérêt général de l'Union : ce n'est pas notre faute si l'intérêt de cette partie si négligée de la grande république fédérale se confond avec l'intérêt de la république elle même.

Mais il faudrait encore joindre les lacs aux eaux du Mississippi au moyen d'un canal.

Dans l'état actuel des choses, et en cas d'une guerre avec les Canadas, les rivages des lacs seraient sans protection tant qu'on n'aurait pas construit une flotte sur ces eaux. C'est-à-dire que nos villes du littoral seraient détruites et notre territoire envahi avant qu'on eut pu songer sérieusement à construire une flotte.

Cela est si évident qu'il suffit d'énoncer le fait pour entraîner toutes les convictions.

Admettons cependant, par hypothèse, qu'il fut possible de construire une flotte à temps pour éviter les attaques et les déprédations de l'ennemi, il en résulterait toujours une immense dépense qui tournerait en pure perte à la paix. En effet, il faudrait de toute nécessité que la flotte entière des lacs fût construite sur les lieux, puisqu'on n'aurait nul moyen de communication avec la mer et les ports maritimes de l'Union, et par la même raison cette flotte ne pourrait plus être d'aucun avantage au retour de la paix et devrait nécessairement se pourrir dans les lacs parce qu'il serait absolument impossible de l'utiliser ailleurs.

Avec un canal, au contraire, comme celui dont on réclame la construction, on pourrait en très peu de temps transporter dans les lacs une flotille suffisante pour la défense du territoire, sans craindre aucune entrave de l'ennemi, d'autant plus facilement que le grand chantier de construction de l'Ouest serait placé dans l'intérieur, hors de toute atteinte hostile. Et à la paix, la flotte pourrait quitter les lacs et être employée à l'usage qu'on jugerait le plus avantageux dans l'intérêt de la chose publique.

En temps de paix ce canal ne serait point non plus sans utilité puisqu'il servirait à faciliter les communications.

Il y a encore une grande mesure à prendre dans l'intérêt spécial du Sud et de l'Ouest, mesure d'une importance trop majeure pour qu'il ne suffise pas de l'indiquer : C'est de fortifier Key-West.

Key-West, situé à l'extrémité pointe des Florides, est en quelque sorte le Gibraltar du Golfe du Mexique, et Key West qui nous appartient et qui pourrait être facilement fortifié de manière à devenir imprenable, peut nous rendre le maître de la navigation du golfe, loqué devendrait alors un lac américain.

Ce projet vraiment national présente d'autant plus d'avantages qu'il en résulterait une plus grande sécurité pour les institutions du Sud, car on ne craindrait plus tant de voir se répandre dans les Antilles et surtout à Cuba l'influence funeste de St Domingue et de la Jamaïque. Et notre point le plus vulnérable serait à couvert.

Le Sud n'a jamais eu aucune part aux faveurs, et pourquoi n'est-il pas protégé que le Nord, et pourquoi ses villes mourent-elles moins d'intérêt ses produits sont-ils moins considérés ?

Il est temps de faire cesser un état de choses dont l'injustice est la base. On nous doit un chantier de construction, une école de marine une fonderie et la fortification de Key West.

La France a fait de Toulon son grand établissement maritime dans la Méditerranée, pourquoi l'Amérique du Nord, n'en ferait-elle pas autant de Pensacola dans le golfe du Mexique ? La raison, la justice et l'intérêt bien entendu de la chose publique exigent qu'on s'occupe prochainement de ces questions. Aussi bien le jour n'est pas loin où la puissance sera en mes mains, et il n'est pas prudent de laisser courber sous l'oppression celui qui doit bientôt posséder le pouvoir souverain. Le Sud et l'Ouest qui font cause commune doivent bientôt gouverner l'Union.

JOHN P. CALDWELL.

New-York, 3 octobre. — Nous apprenons avec peine, dit l'Américain de cette ville, qu'un infâme nommé Thomas Armstrong, qui a jadis habité cette ville et qui résidait dernièrement, si nous ne nous trompons, à la Nouvelle-Orléans, a mis fin à son existence hier matin à l'hôtel de la Cité, en se tirant un coup de pistolet. M. Armstrong possédait des biens assez considérables et avait vu entre les mains au moment de sa mort une somme assez considérable. Il paraît avoir mis beaucoup de sang froid et de calme dans l'accomplissement de son suicide : il avait en effet préparé un testament et plusieurs notes relatives à la destination de ses effets. Il a aussi laissé pour une personne de cette ville une lettre dans laquelle il annonce que sa mort était depuis long tems un projet arrêté, mais il n'explique pas les motifs qui l'ont porté à cet acte désespéré.

Steamer en Feu. — L'arrivée du navire à vapeur le *Mammoth* de Bristol, dit un journal de Philadelphie, ouvrira une nouvelle ère à la navigation. Un personne de Londres qui a visité ce colosse maritime, dit que il a trois cent vingt et un pieds de longueur, environ soixante pieds de large et trente pieds de profondeur; il jauge trois mille neuf cents tonneaux et doit être mis en mouvement par quatre machines qui auront ensemble une force de douze cents chevaux ; elles sont construites d'après le système de la vis d'Archimède. Ce monstrueux navire qui coûtera 1,000,000 sera prêt à partir pour New-York au printemps prochain.

Philadelphie. — La *Gazette Nationale* de Philadelphie paraît maintenant dans le format in-quarto et à 10 sous réduits, mais au comptant. Le propriétaire-fondateur, Wm Fry, a cédé son établissement à ses fils J. R. Fry et E. P. Fry, qui deviennent les éditeurs du journal.

VARIÉTÉS.

L'HORACE BLEUVEIR.
—1793.—

A la faible lueur d'une lampe qui éclairait une petite chambre située dans la partie la plus reculée d'un appartement, au second étage d'une maison de la rue Blanche, un homme rassemblait des feuillets épars sur une table chargée de livres, quand il les eut réunis en un cahier, il les tourna, puis les attachant avec un cordon, il posa le manuscrit sur la cheminée. Cela fait, il s'assit, prit une plume, écrivit quelques lignes à la hâte, et plaça le billet sous le manuscrit. Alors il regarda à sa montre : " Déjà cinq heures et demie ! s'écria-t-il, en poussant un profond soupir. Ah ! je devrais être sorti d'ici. Pauvre amie ! comme je vais affliger ton cœur en l'attendant ma résolution ! Tu as assez longtemps exposé tes jours par ton hospitalité généreuse, non, je ne m'acquitterai pas envers toi par la mort ..... la mort sur un échafaud ! "

Pourvoir une amoire, en tira une veste et un bonnet d'ouvrier, il avait la jeune revêtu ce grossier costume qui dissimulait mal les habitudes et les manières d'un homme du monde, qu'une femme entra dans la chambre en venant de s'opérer cet étrange changement de toilette.

Elle apportait à manger à l'hôte chéri de la solitude celibat, la vue de l'ouvrier improvisé lui arracha une exclamation de surprise :

—Qu'est-ce que cela ? lui dit-elle. Quel est donc votre dessein, mon ami ?

Une vive anxiété se peignit sur sa physionomie, l'attitude triste et sérieuse de celui qu'elle interrogeait ne fit qu'augmenter son trouble; elle s'approcha de lui et vit des larmes rouler dans ses yeux : Il fant que je sorte pour ne pas pleurer, il faut que j'abandonne l'asile que vous m'avez offert au péril de vos jours.

—Que voulez-vous dire ? Quoi ! ne vous confiriez-vous plus en sûreté ici ? doutiez-vous de mon amitié ?

—Ah ! quelle idée ! Non, non, c'est parce que je n'en doute pas, c'est parce que je suis en espérance les nobles sacrifices que je dois m'éloigner. Tenez, mon ami, lisez.

Et il prit sur la table un journal, c'était celui que publiait Etienne Feuillant : — Grâce à leur nouvelle loi, sportait-il, la pitié est un crime : la mort punit l'hospitalité donnée aux proscrits.

—Je la connais, cette loi, répondit froidement Clotilde.

Elle repoussa légèrement la main qui lui présentait le journal :

Au nom du ciel ! restez, restez, mon ami, ne craignez rien ici, ni pour vous ni pour moi ....

—Pourquoi vous donc que je sois hors la loi ?

—Je le sais ..... mais vous n'êtes pas hors de l'humanité.

Je suis plus cruel pas la faction de Robespierre ..... de Robespierre, entendez vous ? et elle vient ma tête.

A ce nom de Robespierre, prononcé avec l'accent d'une sombre indignation, Clotilde pâlit, le proscrit n'avait pu maîtriser le mouvement de son âme.

—Ah ! laissez-moi, mon amie, ajouta-t-il, chercher un autre asile où du moins je n'aurai pas à trembler pour les jours d'une personne qui m'est chère. Si je vous découvert, s'il me faut mourir, je mourrai sans remords ..... ma révolution est inébranlable.

Se prévenant que Clotilde versait des larmes, il la conjura de ne pas rendre le spectacle de sa douleur, de ne pas augmenter les angoisses de ces déchirants adieux.

—Mais c'est à la mort que vous courez ! s'écria Clotilde. Homme public, revêtu de fonctions importantes, vous n'êtes que trop connu, votre signalement est entre les mains de tous les agens de la police : vos nombreux ennemis, acharnés à votre perte, ont semé des juges en tous vos pas ..... Attendez du moins encore quelque temps. Qui sait ? peut-être une réaction politique amènera-t-elle bientôt un changement qui vous sera favorable ..... Ce qui est trop violent ne saurait durer...

—Croyez moi, Clotilde, je puis mieux juger que vous ce qui est passé, mieux l'expérience est d'accord avec ma raison, et surtout avec ma conscience pour justifier le parti que je vous force de prendre. Adieu donc, ô ma bienfaitrice, mon ange tutélaire; laissez moi l'espoir de vous revoir un jour, d'être à même de vous prouver ma reconnaissance. Oui, si j'en crois un pressentiment de mon cœur, cet espoir ne sera pas trompé; mais si le malheur, et les circonstances s'opposent à mes vœux, vous trouverez ici un gage, un bien faible gage de ma gratitude, le seul dont je puisse disposer. J'avais voulu le rendre plus digne de vous ; cet ouvrage, commencé en quelque sorte sous vos yeux, inspiré par vous, et qui m'a fait souvent oublier mes malheurs et ceux de mon pays, vous appartient. Peut-être mériterait-il de voir le jour, heureux si les suffrages de mes concitoyens reconnaissent dans cet écrit quelques idées justes et des vues utiles ! Il est à vous, Clotilde, et j'espère que vous ne le refuserez pas.

Il montra à Clotilde le manuscrit qu'il venait de mettre en ordre.

—Adieu ! répéta-t-il, pressant son sein sur son cœur, adieu !

En ce moment, un petit volume tomba aux pieds de Clotilde qui le ramassa aussitôt.

—Quel est ce livre ? dit-elle.

—Ah ! je croyais l'avoir mieux caché.

—Et quoi ! vous vouliriez l'emporter avec vous ?..

Non; il faut qu'il reste ici.

—Que pouvez vous craindre ? Ah ! cet ami..... non plus .... il ne me trahira pas.

Qui sait ?

Une pâleur subite couvrit le visage de Clotilde ; elle semblait dominée par un affreux pressentiment.

—Ah ! qui me consolerait, ajouta le pro-crit, dans les ennuis, dans les dangers de mon voyage, dans la solitude où je dois m'ensevelir ? ..... Laissez-moi cet ami si cher à mon cœur, si fidèle à mes jeunesses .... Oh ! je vous le répète, il ne me trahira pas.

Clotilde, cédant enfin à des instances aussi sévères, prit enfin le volume à son ami, puis celui-ci se déroulant aux dernières étreintes de l'amitié, s'élança vers la porte; Clotilde voulut encore l'arrêter, le rappeler, mais elle tomba évanouie sur le plancher, et quand elle recouvra l'usage de ses sens, le proscrit était chez de la maison où il avait trouvé un généreux asyle.

La nuit était sombre; il y avait peu de monde dans les rues, qu'une pluie glaciale avait rendues presque solitaires. Il avoue par son déguisement, le fugitif arrive sans obstacle et sans rencontre fâcheuse jusqu'à la barrière de Vaugirard; mais il attendit le jour pour la franchir.

Il avait un ami qui possédait une petite maison à Sceaux : c'était là qu'il se proposait de se cacher pendant quelques jours, pour préparer les moyens de sortir hors de France. Quand la nuit fut venue, il s'approcha de la maison où il espérait trouver un abri et y rester quelque temps.

Mais par une lumière à la fenêtre du cabinet de son ami, de ce cabinet où quelqu'un devait prêter une oreille vigilante, attentive au signal timide du malheur ? Le proscrit s'avance cependant; il regarde; il écoute; tout est silencieux. Il se hasarde à frapper à la porte; personne ne lui répond; il frappe de nouveau. Plus de doute : le maître de la maison n'est absent; il faut donc que le proscrit s'éloigne. Mais n'est-ce pas exposer chances d'une rentrée dans Paris et redemander l'hospitalité à la bienfaitrice dont il a reçu les prières et les supplications ? Non, il sera seul son malheur, et il ne pense à l'égoïsme qu'il a laissé dans la capitale que pour renouveler cet état lui avait donné la force de quitter son premier asile. Une preuve qu'il vivait de faire, en sortant de la capitale, double à ses yeux l'héroïsme de l'amitié dont une femme lui donna de si nobles, de si touchans témoignages.

Toutefois, il ne désespère pas encore de retour de son ami dans ce moment de flottage : il revient dans ce bourg, à la faveur de la nuit, et à après quelques jours d'attente, il est encore sans nouvelles, il tombe à son dernier effort pour se soustraire à la mort qui le menace; il soulève de gagner les côtes de Normandie et de s'embarquer pour l'Angleterre.

Parmi les carrières de pierre qui se trouvent à Clamart, il y avait alors plusieurs dont l'exploitation avait été discontinuée : c'est dans l'une d'elles qu'il alla se cacher. Il y passait la nuit et n'allait une grande partie du jour, car il n'en sortait que pour aller se laver un mauvais de peu et sur si l'heat, un parfumeur attendu, était enfin de retour. Le quatrième jour, pressé par la faim, car, la veille, il n'avait pas de quoi dîner d'alimens, il se hasarda à entrer dans un cabaret où plusieurs paysans étaient réunis autour d'une table. Il demanda aussitôt au cabaretier un livre de pain et une bouteille de vin, que celui-ci s'empressa de lui apporter.

Mais l'avidité du nouveau venu fit sur lui l'intention des buveurs :

—Diable ! dit l'un d'eux, on dirait que ce citoyen là n'a pas mangé depuis quinze jours au moins.

—C'est vrai, reprit un autre en souriant, et, s'il continue, il va s'étouffer.

Et le cercle se resserra : la conversation continua à voix basse, et les conjectures mystérieuses sur le compte du proscrit ne tardèrent pas à devenir des soupçons.

—Mais, regarde donc, Jean-Pierre, dit l'un des paysans, regarde donc les mains du citoyen; elles sont blanches ..... cette veste là pourrait fort bien cacher un ci devant.

—On un conspirateur; c'est à peu près la même chose, ajouta un autre intelligent-ur.

—Ma foi, il est peut-être bien raison, les autres, s'écria un buveur qui jusqu'alors avait semblé rester étranger à la conversation, et dont les regards surveillaient attentivement tous les mouvemens de l'inconnu. Voyez donc le bout de chemise que laisse voir sa veste; c'est de la fine toile ou je ne m'y connais pas. Notez, messieurs, que ce n'est pas aujourd'hui le jour de chemise blanche pour fourrier. Je suis d'avis que nous tenons bien du suspect : regardez-le, qui m'a tout l'air d'un agent de Pitt et Cobourg.

—Oui, oui, murmurèrent à voix basse les paysans.

Alors les villageois, ne cachant pas leurs desseins, et amalgamant l'inconnu avec une audace insolente qui lui annonçait le danger de sa situation. Il avait entendu quelques uns de leurs propos, mais il fit bonne contenance, et vidant quelques verres de vin, il se leva pour aller payer au cabaretier ce qu'il lui devait.

Les paysans se levèrent aussi : ils s'approchèrent du comptoir, en entourant l'homme suspect. Quand il eut acquitté sa dette, et au moment où il se préparait à sortir : —Halte-là ! citoyen; halte-là ! lui dit un de ces villageois qui paraissait exercer une certaine autorité sur eux : ce n'est pas le tout, citoyen, que de payer la carte de son dîner ..... il n'est d'une autre carte ..... qu'il faut nous exhiber.

—Citoyen, de quelle carte veux-tu donc parler ? répondit l'étranger, un peu embarrassé par la réclamation tout-à-fait impérieuse.

—Comment ! tu ne comprends pas ? Ah ! c'est bien drôle. Allons, exhibe ta carte de civisme, ton certificat de civisme, sinon, je te conduis au commissaire de la commune; le lui ment tant un devoir. Tu dois savoir cela, coquinard.

—Ah ! mon certificat de civisme ! c'est juste, je n'y pensais pas; attends un peu, je vais le le montrer.

En disant cela, le suspect fouilla dans sa poche avec un empressement qui devait annoncer la certitude de trouver le papier indispensable.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, en affectant avec de mauvaise humeur que de surprise, je parie que je l'aurai laissé à la maison que je suis clouté !

—Je vous bien sûr que tu ne le trouveras pas, mais si tu n'as ni certificat, ni carte de civisme, tu as du moins quelque papiers sur toi ?

—Quels papiers veux-tu donc que j'aie, citoyen ? Je suis un pauvre domestique .....

—Tu n'a plus de domestique, tu dois bien le savoir, il n'y a maintenant que des hommes de confiance.

—Mais vieux au contraire de la fonction, tu t'expliquer comme le pourrais; ton maître te reclamera et on te renverra chez lui, si tu peut prouver que tu n'es pas suspect.

Le proscrit voulut en vain protester de son patriotisme, en employant le langage d'un républicanisme exalté; on vain il prodigua les noms enumérés du dictionnaire des clubs; les villageois ne voulurent rien entendre; il fallut les suivre, et c'est en conséquence le prisonnier devant le comité qui est en permanence.

Son arrivée fit un vif mouvement succéder le silence aux nombreuses discussions de l'assemblée populaire; c'était une bonne fortune pour le comité que l'interrogatoire d'un suspect. Le proscrit était calme et résigné.

—Approche, lui dit brutalement le président, et dis moi d'abord ton nom et ta profession.

—Pierre Simon, domestique ..... je ne travaille ..... homme de confiance.

—Où es-tu né ?

—A Paris, et j'y demeure, rue Saint-Honoré, tout 182.

—Et ton maître ..... celui chez qui tu prétends être homme de confiance ? ..... C'est sans doute quelque ci-devant, car il n'y a guère aujourd'hui que des ci-devants qui osent encore se faire servir.

—Je ne sais ce qu'est un ci-devant ; j'ai appelle le citoyen Gonay ; voilà tout ce que je puis le dire en qualité de président.

—C'est bon; on vérifiera cela, et gare à toi s'il ne ne tu as pas de la vente. Maintenant, tes papiers ?

A ce mot, il se manifesta un grand mouvement dans le cercle; les yeux ..... tes papiers ! ..... tes papiers ! se firent entendre.

Le président impose silence aux vociférateurs.

—Citoyen Simon, je l'interpelle de nouveau, réponds : as-tu des papiers ?

Le prisonnier déclara qu'il avait oublié de prendre son certificat de civisme avant de sortir; il jura en outre qu'il était excellent patriote.

—En prison ! en prison ! s'écrièrent alors tous les membres du comité.

—Il faut le fouiller, dit l'un d'eux, il a peut-être des papiers qu'il ne veut pas montrer.

—C'est juste, répondit le président ; je vais procéder moi-même à l'opération.

Il quitta son fauteuil et s'approcha du prisonnier, qui tira de sa poche un petit volume in 18, relié en maroquin rouge, et le remit au président — Voilà tout ce que j'ai sur moi en fait de papiers

—Un livre ! Diable ! la domestique Simon sait la lecture, à ce qu'il paraît. Voyons ce que c'est, je parierais que c'est quelque recueil de chansons.

Le président ouvrit le volume et chercha à en lire le titre : il hésita, épela

—Qu'est ce que c'est que cela ..... s'écria-t-il, c'est du latin, Dieu me pardonne ! ..... *Horatius* ..... *Flaccus* ..... *opera.*

Tous la assistans se regardèrent avec surprise.

—Ah ! ça, citoyen Simon, dis moi donc pourquoi tu prétendais faire de cela ? ..... ce que tu sais le latin, hein ? Un livre latin dans la poche d'un domestique, voilà du nouveau.

—Citoyen président, le hasard m'a fait mettre la main sur ce volume que je croyais être un livre français ; je n'en savais pas seulement le titre

—Ah ! le titre ! ignorant, citoyen Simon, mais en attendant que les renseignemens sur ton compte parviennent éclaircir le comité, tu iras coucher dans la prison de Bourg-Egalité, c'est-à-dire Bicêtre. Si tu tiens et tu n'êtes pas un espion, tu vous tiendra.

—Bien juge, s'écrièrent les assistans, en prison en prison, le citoyen Simon.

Le proscrit se cherche pas à se justifier, il semblait avoir entendu prononcer son arrêt de mort et être prêt à le subir, seulement, il murmura entre ses lèvres ces mots :

—Clotilde ! toi seule, tu ne m'as pas trahi !

Tous hommes de bonne volonté se chargèrent de conduire le prisonnier au Bourg-la-Reine, qui fut déclaré en état d'arrestation et écroué dans la prison de cette commune. Le concierge lui donna, pour prison, le nuit, une cruche d'eau et un morceau de pain noir, non sans l'avoir fouillé de nouveau.

Le prisonnier jugea que la vanité de l'*Horace Bleuvir* souffrait pour le faire reconnaître et lever sa tête au lourdeau, il avala le poison qu'il portait sur lui. Le lendemain matin, quand le geôlier vint ouvrir la porte du cachot, il n'y trouva plus qu'un cadavre .....

C'était celui de l'illustre marquis de Condorcet, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française, député à la Convention nationale, mis hors la loi, comme partisan des Girondins, le 28 juillet 1793. Deux jours après son décès, l'indentité fut reconnue et constatée par procès-verbal.

Le comité révolutionnaire de Clamart reçut des éloges et des félicitations publics pour le prétendu serment qu'il vous il de rendre à la république française.

SAINT-MAURICE.
(*Globe.*)

Mr. l'Editeur.

Veuillez vous annoncer Mr. A. D. Crosman, comme candidat pour siéger au premier district de la municipalité municipale, pour remplir la vacance occasionnée par la démission de Mr John Davis.

PLUSIEURS VOTANS.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.

Navire Aurelius, Howes, Boston, J A Merritt
Barque Mary, Nichols, Baltimore, Bedford & Beck
Brick Ivanhoe, Outerbridge, Kingston, Jam. P de Lizardi & Co
Hebes, Hickins, Kingston, Jam R Hudnig & Co
Temeraire, Bois, Havane, Pratt & Hernandez

ARRIVES

Steamer Jean et Art, Wright, de Yazoo
" Shoal Water, Moon, de Louisville
" Colorado, Brisch, de St. Louis.
" Eliza, Lattelton, de St Louis.
" Clipper, Laurent, de Bayou Sarah
Steamer New-Orleans, Shilton, de St Louis.
Steamer Augusta, Furniton, de Vicksburg.

MEMORANDA.

Le navire le Renne-Amie, capitaine Collas, allant des Gonaïves (Haïti) au Havre, a sauvé sur le Grand Bank, depuis le soir du 11 jusqu'au matin, une partie de la cargaison du brick le Sauveur. La barque les Quatre Frères s'est également jetée sur Crooked Island, elle allait de St. Vaga de Cuba au Havre.

DERNIERES DATES

New York	octo 3
Philadelphie	octo 4
Baltimore	octo 5
Washington	octo 5
Norfolk	octo 6
Charleston	octo 8
Savannah	sept 1
Augusta	sept 2
Mobile	sept 28
Liverpool	sept 3
Paris	sept 3
Havre	sept 3
Bordeaux	sept 3
Cuba	sept 27
Havane	sept 22
Vera Cruz	sept 18

ECLAIREURS D'ORLEANS
Attention.

La compagnie se réunira en comité général et en bataillon, chez le sergent F. Crevon, samedi le 16 courant à 7 heures du soir.

Le capitaine invite les membres à se rendre à son invitation. F. A. AUBERT,
16 oct. Secrétaire.

ETAT DE LA LOUISIANE. Cour de Paroisse pour la Paroisse et ville de la Nouvelle-Orléans. Présidé par l'honorable Charles Maurian, juge. Le 14 octobre 1841. No. 1629. Pierre Desgrais contre Ant. Cromelin. La requête de Pierre Desgrais contre Ant. Cromelin. La requête de Pierre Desgrais contre Ant. Cromelin. La requête de Pierre Desgrais contre Ant. Cromelin. Il est ordonné par la Cour que le défendeur Ant. Cromelin, notaire public, le 24 octobre courant, pour y être délibéré sur les affaires dudit notaire, et en même temps ordonné que toutes les personnes ayant des prétentions et des bons sont et demeurent sommées. Par ordre de la Cour, Bureau du greffier, Nouvelle-Orléans, le 14 octobre 1841.
14 oct—3 oct 24 ARMAND PIROT, greffier.

ETAT DE LA LOUISIANE. Cour du Premier District judiciaire. No. 20218. Antoine Mazzat vs. ses créanciers. — Les créanciers dudit demandeur ainsi que toutes les personnes intéressées sont par les présentes notifiées de défendre dans les dix jours de la présente publication, les motifs pour lesquels le bénéfice provisoire enregistré par le demandeur ne saurait pas continuer et homologué et les fonds distribués conformément au tableau.

Par ordre de la Cour, ce 4 octobre 1841.
4 oct—8 oct 16 P. LEBLANC, Deputé greffier.

BANDANAS imprimé en magasin, à vendre par
17 oct WILLIAM FREHN,
46, rue de la Douane.

CAFE et RIZ et de La Guayra, à vendre par
17 oct SCHMIDT & Co.

COTON et boisons, mousselines de satin, mousselines écossaises, flanelles, bretannes, toile d'Irlande, 64 pouces, en pièces et 1/2 pièces, en magasin et à vendre par
11 oct WILLIAM FREHN,
46, rue de la Douane.

MUSIQUE. — Le professeur Monin, ex-premier Hautbois-Solo du Théâtre Français, Musique d'harmonie, clarinette, reçu et à vendre par F. ZAMPELLI.
15 oct 1 (Rue Royale, près Conti.)

A LOUER.

TROIS maisons avec hangars au rez de chaussée, nouvellement construites, dans la rue de Chartres, entre les rues Conti et Bienville. Pour information s'adresser à A. LEDOUX & Co.
14 oct—3 17 rue du Canal.

ON DEMANDE à acheter à de bonnes conditions pour le tendeur, une nègresse jeune et bon sujet. S'adresser au bureau de cette feuille.
14 oct 1

UNE BONNE NOURRICE.
S'adresser au Dr. Fermente. 14 oct—3

ROBI, pharmacien à Lafayette, nouvellement reçu du département de Bordeaux et Montbelard, vient de publier de quinine, manne, sel de Rhin, sel de Rhin d'orange triple, gomme arabique, etc. Etc. Etc. Ses marques des meilleures qualités à vendre toujours à 50 cents la pièce.
14 oct—

AGENCE DE PRODUITS DE L'OUEST.
M. R. HOBITAILLE, No. 17, rue du Commerce, offre ses services aux négocians de l'ouest, et vendeurs des grandes sommes à donner, genre de commerce lui permettant d'offrir au public les meilleurs objets contenus dans ses magasins.
Conditions : Pour les vendeurs je et, pour les acheteurs 1 1/2 pour cent en sus des commissions.
14 oct

M. A. HOBITAILLE, No. 17, rue du Commerce, offre aux négocians de l'ouest un grand choix de marchandises, vendues au prix du marché, en gros et en détail.
Point, nous avons d'ou 16 oct

1000 barils de farine superfine, magasin à vendre par
J. A. HOBITAILLE,
17 rue du Commerce
14 oct

MAIS en sacs, 100 sacs, mais, 100 de sacs, à vendre par
J. A. HOBITAILLE,
17 rue du Commerce
14 oct

MAIS en sacs, 100 sacs, mais, 100 de sacs, à vendre par
J. A. HOBITAILLE,
17 rue du Commerce
14 oct

PORC — Mess, N. O. et Cincinnati, à vendre par
JOSEPH LANDIS, 14 Poydras.
1 oct

PORC — Mess, N. O. et Cincinnati, à vendre par
JOSEPH LANDIS, 14 Poydras.
1 oct

SAUNDOUX 1000 barils, 1ère feuille qualité supérieure, à vendre par
JOSEPH LANDIS, 14 Poydras.
1 oct

LES soussignés offrent à vendre 5 des termes suivants, 100 barriques de pommes de terre, 100 barriques de Cognac vieux, 100 barriques de Bordeaux, 100 barriques de Bourgogne, 100 barriques de Champagne, 100 barriques de Madère, 100 barriques de Malaga, 100 barriques de Xeres, 100 barriques de Malvoisie, 100 barriques de Malaga, 100 barriques de Malvoisie, 100 barriques de Malaga, 100 barriques de Malvoisie, 100 barriques de Malaga